

est peut-être épargné pour le moment, à cause du voisinage de Letsié, qui ne veut pas cette guerre et probablement ne s'en mêlera pas. Mais saura-t-il résister à la pression exercée sur lui par ses fils et tant de ses gens qui sont trop compromis pour pouvoir reculer ?

On attend beaucoup de troupes pour pouvoir frapper vite et fort, et terminer la campagne en peu de temps. La famine sera terrible après la guerre, car déjà maintenant il y a des gens qui ont épuisé ou perdu leurs provisions de blé. Beaucoup n'ont pas encore semé. Ce sera là une nouvelle calamité plus grande que la première ! Devant nous, l'avenir est noir, bien noir...

H. DIETERLEN.



UNE LETTRE ENVOYÉE DE PARIS AUX ÉGLISES DU LESSOUTO

Lorsque nous avons vu approcher l'orage qui menaçait notre œuvre dans le pays des Bassoutos, nous avons informé nos lecteurs des efforts que nous faisons pour le détourner. Maintenant qu'il a éclaté, il ne nous reste plus guère qu'à suivre de nos plus vives sympathies nos pauvres Eglises africaines dans le tourbillon où elles sont entrées et à leur envoyer des recommandations et des conseils appropriés à leur situation. Il était tout naturel que le plus ancien de leurs pasteurs, M. Casalis, fût le premier à le faire. Il vient de leur adresser, dans leur langue et sous la forme qui lui a paru la plus propre à les toucher et à les convaincre, une lettre qui leur parviendra dans le courant du mois prochain. Nous la reproduisons ici pour engager tous nos amis à l'accompagner de leurs plus ardentes prières.

Aux Eglises bien-aimées du Lessouto.

Arbousset, Daumas, Gossellin, Rolland, qui avaient ouvert avec moi la porte de votre pays, s'en sont allés en paix. Dieu, dans sa bonté pour eux, n'a pas permis qu'ils vissent les calamités de l'heure présente. Je suis resté seul, et je ressemble, en ce moment, au vieil Héli, lorsque, assis près du chemin, à la porte de Silo, il demandait à ceux qui revenaient de la guerre : L'arche du Seigneur est-elle encore là ? N'aurait-elle pas été prise ?... Hélas ! Hélas ! Que devenez-vous, Eglises du Lessouto ? Que faites-vous ?

Vous êtes secouées par un vent plus terrible que celui qui renversa la maison où les fils et les filles de Job célébraient leur fête. Ce vent, si vous n'y prenez garde, vous précipitera dans des abîmes, et vous dispersera comme une menue poussière. C'est le vent de Satan. Cet ennemi a demandé à vous cribler comme on crible le blé. Il a mis la guerre dans les cœurs des hommes du monde, parce qu'il craignait que le Lessouto ne devînt la propriété exclusive de Jésus-Christ. Il va s'efforcer maintenant de mettre aussi la guerre dans vos cœurs, afin de consommer la ruine de tous les enfants du Lessouto, tant inconvertis que disciples du Sauveur. Satan sait que vous, chrétiens, vous êtes le sel de la terre, la lumière du monde, la ville située sur une haute montagne. Il s'est dit : Je vais prendre de la terre et la mêler à ce sel pour qu'il perde sa saveur, je vais changer cette lumière en ténèbres en l'obscurcissant par la sagesse humaine, je vais renverser cette ville par les conseils mensongers de la chair, de telle sorte qu'on oublie que Jésus seul en était le maître et seul pouvait en être le défenseur !

Oui, voilà comment Satan va vous cribler. Qu'en pensez-vous, Eglises du grand Rédempteur ? Que dites-vous en ce moment, vous ses rachetés ?

Jésus se tient encore au milieu de vous. Il vous fait en-

tendre l'encouragement qu'il adressa à Simon : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. »

Ecoutez, recevez avec tremblement et avec confiance cette parole du grand Berger. C'est tout à la fois une parole d'encouragement et un sérieux avertissement.

Par-dessus toutes choses, ne vous divisez pas, ne soyez qu'un cœur et qu'une bouche ; ne vous dispersez pas ; n'abandonnez point vos assemblées. Soutenez-vous les uns les autres par des prières et par de saints cantiques. Fortifiez les mains de vos pasteurs, afin qu'ils ne perdent pas courage.

Lorsque des brebis ont peur et qu'elles sont prêtes à prendre la fuite, le berger se lève avec ses chiens fidèles, siffle, et elles s'arrêtent. S'il y a là une hyène, il la terrasse sous leurs yeux. Le soir, elles retournent au bercail avec lui, et toutes, sans qu'une seule manque, elles s'y endorment en paix.

Oh ! qu'il en soit ainsi pour vous, brebis du bercail du Lessouto ! Bien qu'en ce moment une affreuse poussière vous aveugle, de terribles coups de tonnerre vous assourdissent, écoutez la voix de Jésus et celle des bergers qui vous paissent en son nom. C'est encore la voix de l'amour et de la paix.

Ici, nous ne cessons pas de prier pour vous ; ne rendez pas nos prières inutiles en manquant de foi.

Je vous impose à tous les mains. Que le Seigneur vous bénisse !

E. CASALIS.

Paris, le 12 octobre 1880.

